

Pourquoi la croissance?

L'INCLUSION DE LA CROISSANCE DANS LES GENES DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE

Claude ALBAGLI

Président de l'Institut CEDIMES

RESUME : Les sociétés industrielles montrent, a contrario des sociétés agraires, que la croissance n'est pas simplement un adjuvant du consumérisme, mais qu'elle appartient à ses gènes, qu'elle en est un élément constitutif indissociable, qu'elle en exprime une nécessité absolue pour, paradoxalement, assurer ses équilibres. Or, elle ne peut y parvenir que par une extension sans limites de ses marchés, d'où une invocation constante à la satisfaction de nouveaux besoins. Mais c'est justement cette dynamique qui, confrontée aux ressources limitées de notre planète, provoque aujourd'hui les limites et les contradictions de cette cohérence. Alors, la croissance sur laquelle s'était érigée toutes les perspectives des politiques économiques, n'aurait-elle été qu'une référence éphémère pour moins de trois siècles, une parenthèse fugitive, une impasse imprudente, une bifurcation sans lendemain ? Le paradigme de la croissance sans passé préindustriel, n'aurait-il pas déjà plus d'avenir ?

MOTS-CLEFS : Croissance, Sociétés industrielles, Création de Besoins, Demande et marchés extérieurs, Ressources planétaires.

Classification JEL : O 40

Les spécialistes du développement se sont employés à distinguer méticuleusement les symptômes d'une « croissance » que devaient entretenir les sociétés déjà industrialisées, des exigences du « développement » qui imposaient de laborieux préalables aux nations « en retard »¹. Ils prenaient soin d'ajouter à l'ardente obligation d'une augmentation du PIB national qui définissait la croissance, une notion plus complexe d'un mécanisme long et continu seul susceptible d'enclencher un processus d'un développement. Mais la « croissance » semble devoir s'imposer à toutes les sociétés comme la promesse d'un Bonheur. Leur organisation repose désormais sur une dynamique économique capable de la favoriser et au final, la « croissance » paraît être paradoxalement, l'une des clefs essentielles de la stabilisation des sociétés industrielles. Autrement dit, la croissance n'est pas l'adjuvant qui enrichit les sociétés émergeant de dix millénaires de cohérence agraire, mais une des composantes mêmes de leur caractère industriel. S'il en est ainsi, la question d'une dynamique bloquée dans son extension par une limitation des ressources naturelles, serait de nature à transformer un système devenu écologiquement compatible...

A - LA BRUSQUE EMERGENCE DE LA CROISSANCE

Lorsque les premières sociétés basculèrent vers le monde industriel, la planète semblait offrir des ressources infinies pour lesquelles ne s'imposait qu'un devoir selon les Encyclopédistes : assurer leur exploitation pour les mettre au service des hommes. Lorsque les effectifs de la population mondiale ne comptaient que 650 millions d'habitants et que les moyens techniques étaient encore modestes, l'objectif ne paraissait pas déraisonnable. La Nature pouvait apparaître comme une ressource inépuisable. Les progrès qui en résultèrent furent fulgurants assurant simultanément un mieux être des populations traduit par une meilleure maîtrise de leur santé d'une part, et par un plus grand confort issu d'un accès grandissant au consumérisme. L'intensité et la soudaineté de ce mouvement est totalement inédit en regard des 200.000 ans d'homo sapiens, mais il est tout autant au regard de l'évolution historique de ces deux derniers millénaires. Au cours de ces derniers siècles, tant dans le domaine de l'explosion démographique que dans la fulgurante progression du niveau de vie, la rupture est prodigieuse.

¹ PERROUX François, (1961), « L'économie du XX^{ème} siècle », PUF.

– Le bouleversement démographique : la population mondiale entre le début de l'ère chrétienne et 1700 était passée de 250 à 650 millions d'habitants. Cela correspond à un accroissement moyen de moins de 25 millions d'individus par siècle. Mais si on observe les données entre 1800 et 2000, les effectifs mondiaux explosent de un à 6 milliards, soit une croissance moyenne de 2.500 millions d'habitants supplémentaires par siècle. C'est-à-dire une augmentation cent fois plus puissante que le rythme millénaire qui l'avait précédé. Ce résultat était dû non pas à une natalité plus prolifique, mais à une mortalité mieux maîtrisée grâce à la vaccination (Jenner, 1798), à l'hygiène (Pasteur, 1885) et aux antibiotiques (Flemming, 1940) !

– L'explosion du consumérisme : le PIB mondial qui additionne les richesses produites par l'homme, ne bouge pratiquement pas au cours des 10 premiers siècles de notre ère. Il commence à progresser ensuite mais il faut un demi-millénaire pour que la production mondiale double (1000-1500). Elle croît encore de 50 % entre 1500 et 1700. Ensuite, tout s'accélère : elle double quatre fois jusqu'en 1950. Et dans les soixante années suivantes (1950-2010) le PIB est multiplié par près de... 14 ! Ce résultat est obtenu sous la double impulsion de la démultiplication des hommes et dans les effets multiplicateurs du progrès technique. Globalement, depuis le début du XIX^{ème} siècle, la population mondiale est sept fois plus nombreuse tandis que la production atteint le centuple¹.

Toutefois, la violence de ce décrochage n'écarte pas une très inégale répartition des richesses produites, ce qui donne paradoxalement à ces résultats un goût d'insuffisance tant l'importance des populations démunies est grande et qu'environ un milliard d'individus cumulent les affres de la pauvreté par des ressources vivrières insuffisantes, un accès défaillant à l'eau potable, une habitation dans un bidonville, une éducation et des soins hors d'atteinte et un revenu inférieur à 1,5 \$ par jour pour survivre. Pour combler les écarts de niveaux de vie et répondre aux attentes des populations, il faudrait un rattrapage de très grande ampleur. Pour que tout le monde accède effectivement au modèle du niveau de vie californien une multiplication par 6 serait nécessaire. Autrement dit, le multiplicateur qu'il aurait fallu atteindre pour satisfaire les aspirations de toutes les populations, par rapport au début du XIX^{ème} siècle, n'aurait pas dû être 100 fois plus élevé, mais 600 fois plus élevé ! Cette exigence devient tout à fait extravagante au regard des ressources disponibles et des tensions qui pèsent déjà sur la planète dans les besoins d'énergie et de matières premières. L'objectif paraît aujourd'hui insoutenable s'il consiste à projeter simplement le mode de consommation contemporain à l'ensemble de nos contemporains.

Mais la mise en œuvre de cette croissance étayée par la puissance technique qui permet de modifier l'environnement naturel de façon considérable, commence à buter sur les limites des ressources planétaires qui en fixent des bornes incontournables. Une rupture écologique se profile. L'impact de l'utilisation de ces nouvelles techniques rend désormais possible un brusque changement de l'environnement, interfère périlleusement sur le climat et menace d'épuisement certaines ressources naturelles. Désormais, l'homme interfère de façon décisive sur les équilibres écologiques, ouvrant l'époque sur ce qu'il est convenu d'appeler l'anthropocène !² Que reste-t-il de la poursuite du Bonheur consumériste de l'humanité que l'on avait cru discerner à l'aube de cette révolution industrielle ?

La croissance fait aujourd'hui question, elle suscite des débats aussi passionnés qu'alarmistes, l'évocation de son abandon et le frisson de la *décroissance* provoquent un succès intarissable de littérature³. L'enjeu parsème désormais tout discours politique voulant s'afficher sur des positions responsables en reprenant en échos les inquiétudes écologiques initiées par le Club de Rome⁴. Toutefois, cet argumentaire est vite submergé par l'impératif social de la résorption du

¹ 1800 : population 1 milliard ; 2011 : population 7 milliards. 1820 : Production 700 mds de \$; 2010 : Production 74.000 mds de \$. Sources : Angus Maddison (2001). *The World Economy: A Millennial Perspective*, OCDE, Paris ; Angus Maddison (2003). *The World Economy: Historical Statistics*, OCDE, Paris.

² Ce néologisme, associant les mots grecs « homme » et « récent », a été forgé par le néerlandais Paul Crutzen, Prix Nobel de chimie en 1995, pour rendre compte de l'influence désormais prépondérante des activités humaines sur le système terrestre. Toutefois, la datation du début de la période fait encore débat : le début du néolithique avec l'agriculture, 1800 avec l'industrialisation ou 1950 avec l'accélération.

³ LATOUCHE Serge, (2006), « *Le pari de la décroissance* », Fayard, p. 214 et GESUALDI Francesco, (2005), « *Sobrieta, Dallo spreco di pochi ai diritti per tutti* », Feltrinelli, Milan, p. 54 avec son objectif de sobriété : « *Réduire, Réutiliser, Réparer, Recycler, Ralentir* ». ARIES Paul, (2008), « *La décroissance : un nouveau projet politique* », Golias.

⁴ DELAUNAY Janine, MEADOWS Donella, (1972), « *Halte à la croissance ? Enquête pour le Club de Rome* », Fayard.

chômage massif contemporain qui engage les édiles à invoquer toujours davantage de croissance pour résorber la situation calamiteuse des sans emplois...

La croissance semble être bordée dans le temps, d'une part au passé, par son absence dans les référents du paradigme des sociétés agraires, et d'autre part au futur, par les inéluctables limites des ressources planétaires. Son concept ne relèverait que d'une tranche très délimitée de l'Histoire. Le fait que la notion de *croissance* ne soit pas associée aux dix mille ans de société agraire, nous interpelle. Comment se fait-il que la croissance a émergé comme une exigence primordiale, indispensable et indissociable des sociétés industrielles et consuméristes ? Pourrions-nous glisser d'une logique contemporaine de développement soutenue par la croissance vers une société en état stationnaire, sans renoncer à notre civilisation consumériste ? Et si cette croissance était l'un des chaînons indispensables au maintien de la société industrielle ? Alors, les trois petits siècles de civilisation consumériste ne seraient qu'une parenthèse de l'Histoire, un embranchement mortifère, une bifurcation imprudente ? Bref, *la croissance a-t-elle un avenir ?*¹

B - LA LOGIQUE DE CROISSANCE DU SYSTEME INDUSTRIEL

La *croissance* faisait donc partie intrinsèquement de la société industrielle en émergence à l'aube du XVIII^{ème} siècle. Cependant si les auteurs Classiques ont bien perçu l'importance de son rôle novateur, bousculant ainsi l'ordre millénaire, ils n'ont pas, pour autant, imaginé comme possible sa pérennité. Ils n'ont pas saisi qu'elle ne constituait pas un adjuvant du nouveau système, mais une matrice fondamentale. L'idéal des sociétés consuméristes allait apparaître comme une capacité d'extension permanente sans exutoire. En stratifiant le corps social dans diverses fonctions pour couvrir les besoins alimentaires, les sociétés agraires assuraient le renouvellement à l'identique de la demande : la satisfaction du besoin vivrier d'un individu confortant sa probable survie et la répétition de sa propre demande. La mutation de l'enjeu intervient quand le système de production porte sur des biens manufacturés. Lorsque des consommateurs obtiennent satisfaction pour un besoin manufacturé, ils n'ont plus besoin de retourner chez le fournisseur pour renouveler leur demande tant que ce bien n'est pas usagé ou brisé. Leur demande est éteinte. La demande acquiert ainsi au sein de la société industrielle, une particularité inédite. Si dans une société agraire, c'est la satisfaction du besoin vivrier qui est garante du renouvellement de la demande, dans une société industrielle, la satisfaction manufacturière provoque l'extinction du besoin, au moins pour un certain temps. Comment est-il alors possible d'organiser une société sur les bases d'une production industrielle, si la demande a vocation à s'éteindre une fois qu'elle est satisfaite ? Bâtir une structuration sociale sur des flux aussi volatiles mènerait au désastre. La saturation des demandes n'appelle plus de nouvelles productions et provoque l'inadaptation de l'organisation productive.

Pour dépasser cette contradiction majeure, la seule réponse trouvée s'inscrit dans la stimulation incessante de la demande avec une croissance infinie. Trois mécanismes vont y pourvoir : l'engrenage de la *concurrence* au sein des marchés pousseront les acteurs à innover pour l'emporter, l'arbitrage en faveur de *nouvelles activités* quand la productivité aurait pu rendre disponible du temps libéré, est un second volet, la *convergence* plaçant toutes les sociétés dans une seule et même histoire où les plus avancées ne sont que la préfiguration du devenir de celles qui le sont moins place la croissance au cœur du devenir. Au final, une sorte de fuite en avant permanente pour une *croissance* incessante vient s'opposer à la cohérence de l'*état stationnaire* préconisé par les sociétés agraires.

1) *La croissance pour affronter les lois du marché et la concurrence* – L'émergence industrielle rendue possible par une révolution agricole sans précédents, combinant mutations institutionnelles, progrès techniques et circonstances fortuites, souleva des questions inédites. En effet, celle-ci libérait des populations de l'agriculture pour produire à la ville des biens qu'elles pourront échanger contre les excédents des paysans restés ancrés à la terre. L'échange ville-campagne longuement développé par Adam SMITH, prenait son essor. Les activités pouvaient s'étendre et se diversifier, la Nature n'offrant elle-même peu de limites tant la population était faiblement densifiée. Il fallait seulement en comprendre les mécanismes pour la mettre à son service comme l'illustra le courant des Encyclopédistes. Le marché au sens de force structurante de la société émerge et s'impose. Certes l'agora grecque, le forum romain et le souk berbère faisaient état

¹ FITOUSSI Jean-Paul, (1996), « *La croissance a-t-elle un avenir ?* » Revue Politique Internationale, N° 72, Été.

du marché depuis des temps millénaires, mais sa portée n'était en rien structurante pour la société, elle n'était qu'un adjuvant pour compléter des besoins très largement satisfaits par l'autoconsommation. Aujourd'hui, c'est le marché qui structure toute la société et laisse le peu de temps non contraint des individus à la périphérie de son organisation. Les échanges ville/campagne étaient marginaux et cadrés par des prix coutumiers. SAINT AUGUSTIN parle du « juste prix », mais n'aborde pas de justification sous l'angle du calcul des coûts. D'ailleurs, les facteurs de production ne pouvaient livrer que peu d'informations sur leurs coûts réels pour induire un prix de revient. Ainsi, le *capital* était enserré dans des contraintes d'ordre religieux condamnant le taux d'intérêt tant chez les catholiques que les musulmans. Le temps de *travail*, faute d'une horloge pour en calculer la durée, ne put être étalonné. Les rémunérations se fixèrent à la journée avec cette amplitude de 8 heures en hiver, mais 12 heures en été ! La *terre* dépendait le plus souvent du statut de celui qui la détenait ou qui cherchait à l'acquérir. Elle n'était donc pas librement négociable.

Ce n'est qu'au XVIII^{ème} siècle que commencèrent à être remplies les conditions d'un calcul des coûts favorable à l'extension des marchés : l'intérêt du capital fut admis par les protestants avec l'investissement comme multiplicateur de revenus donc porteur de capacités de remboursement. Le travail supplanta le rôle de l'horloge accaparé à rythmer les prières et à placer le clergé régulier dans un mouvement perpétuel hors de toutes contingences. C'est désormais à l'usine que les aiguilles iront égrener le décompte du temps, rendant possible la mesure de la productivité. Le temps n'est plus simplement, ni l'expression d'un cycle, ni le signe d'un inéluctable vieillissement, il définit une séquence abstraite au sein de laquelle on mesurera la quantité de travail fournie. Il faudra produire toujours davantage dans une même unité de temps. Quand à la terre, elle ne dépendra plus du statut de celui qui la possède ou la désire, mais simplement de la capacité d'achat du nouvel acquéreur. Ainsi, tous les facteurs de productions deviennent accessibles sur un marché libre, ce qui permet d'en délimiter le prix et de définir le coût d'un bien manufacturé. Adam SMITH peut commencer à théoriser sur la science économique pour en devenir le fondateur¹. Mais le coût appelle à chaque instant, une nécessité de le réduire sous l'effet de la concurrence. L'une des voies choisies sera d'amortir les coûts fixes par la plus grande quantité de biens produits : la croissance devient un enjeu pour se protéger de la concurrence.

2) *La croissance pour compenser le travail libéré par la productivité* – Les avancées technologiques ont permis de produire en moins de temps qu'il ne le fallait antérieurement et ont entraîné le développement vers de nouvelles activités pour les plages horaires ainsi libérées. N'aurait-il pas été possible de réduire le temps de travail de la société plutôt que d'en faire une valeur cardinale. Les gains de productivité obtenus par une amélioration des techniques et du savoir-faire sur un bien donné auraient pu déboucher sur un partage du travail pour couvrir l'ensemble des besoins essentiels et une extension du temps libre pour s'adonner davantage aux préoccupations fondamentales de l'être, de sa vie familiale, sociale ou religieuse². Il en a été décidé tout autrement. Une autre dynamique s'est imposée : si des besoins essentiels sont satisfaits avec moins de travail, on consacrerait le temps libéré à les produire à la satisfaction d'autres besoins que l'on démultiplierait au fur et à mesure des progrès réalisés. Quels en sont les justifications ? On peut en subodorer au moins deux :

– Le premier relève du contrôle social : que faire d'une population dont le temps contraint serait réduit à quelques heures quotidiennes ? Le temps libre inquiète toujours le Pouvoir, il préfère étendre le champ des besoins tant qu'il ne contrôle pas la société des loisirs³. On s'engagera résolument dans ce processus visant à combler le temps libéré par la quête de nouveaux besoins à satisfaire⁴.

– Le second est plus impérieux. Le Bonheur se justifiait par la démultiplication des besoins satisfaits avec une stimulation gourmande et accumulative des objets⁵. Il était, selon Antoine de

¹ SMITH Adam (1976), « *Recherche sur la nature et les causes de la richesse (1776)* », Gallimard, NRF, Coll. Idées.

² COTTA Alain, (1998), « *L'ivresse et la paresse* », Fayard.

³ Lorsqu'en France, le gouvernement de Pierre Mauroy instaura la cinquième semaine de congés payés et les 39 heures en janvier 1982, le gouvernement se dota d'un Ministère du temps libre avec André Henry (Mai 1981 – Mars 1983) !

⁴ Le temps de travail se réduit dans notre société contemporaine, mais si on prend soin d'ajouter dans le temps contraint, celui des transports pour aller à son travail, on observe que ce dernier ne cesse de grandir... Il dépasse l'heure et demie dans la région parisienne. Selon une récente enquête de l'Observatoire régional de santé au travail d'Ile-de-France, <http://www.evous.fr/Temps-de-transport-moyen-en,1128166.html#jj2xDlk1FHCvk1dc.99>

⁵ SENIK Claudia, (2015), « *L'Economie du bonheur* », coéd. Seuil-La République des idées.

SAINT-JUST à la Révolution, « cette idée neuve » à convoiter sur cette terre au lieu des seules attentes paradisiaques promises après le trépas. L'idée n'a pas tardé à être étalonnée par les économistes en référence à la quantité de biens consommés comme l'établit le syllogisme de Jean-Baptiste SAY¹. Claudia SENIK reprendra l'antienne en posant : sans croissance, pas de progression ni d'anticipation... ni de bonheur. Seule la *croissance* s'avérait en mesure de nourrir cette quête permanente, cette collecte insatiable, cette avidité spasmodique.

Voici la société industrielle plongée dans la maniaquerie inextinguible d'un collectionneur impénitent. La société consumériste avait des horizons infinis, mais la Nature ne semblait devoir supporter d'autres injonctions que celle d'en comprendre les mécanismes pour l'exploiter au mieux à la satisfaction de tous besoins. La croissance devenait un horizon perpétuel indépassable.

3) *La croissance pour unifier un modèle universel de consommation* – Si la première mondialisation avait visé une conversion religieuse universelle à la Rédemption christique, la seconde s'avérait d'ordre profane, en insérant tous les hommes dans une seule et même Histoire, celle de l'Humanité en Progrès. Les pays ayant acquis les avancées les plus décisives dans la Science et les Techniques apparaissaient comme la préfiguration des autres nations en devenir. La première mondialisation sous la double emprise lusitanienne et hispanique avait fondé son irrédentisme prophétique sur un Salut évangélique, même si cette expansion n'était pas exempte de préoccupations très chrématistiques. La seconde mondialisation, initiée par les explorations française et britannique, était porteuse d'un tout autre message : celui du Progrès. Des sociétés plus engagées sur le chemin des productions industrielles et de la prospérité ouvraient la voie aux autres peuples pour qu'ils répandent les bienfaits de la fée scientifique. Cette projection à l'ensemble des peuples de la terre, réalisée sous l'impulsion coloniale, bouleversait l'ordre des civilisations. Jusque-là, chaque civilisation élevait son raffinement dans les usages, sa magnificence dans les palais et temples, sa virtuosité dans les arts pour se draper dans sa suffisance et considérer sa propre civilisation comme indépassable. Ainsi se constituait une mosaïque d'économies-mondes étrangères les unes aux autres par leurs valeurs, leurs structures, leurs coutumes. C'est encore ce que disait l'Empereur QIAN LONG à l'Ambassadeur britannique MACARTNEY (1795) qui se plaignait du désintérêt chinois pour les productions manufacturières inédites alors que les Anglais raffolaient des soies et faïences de l'Empire du Milieu : « *Bien que leurs tributs soient ordinaires, mon cœur les accepte, l'étrangeté et l'ingéniosité si vantée de leurs inventions, je ne les apprécie pas. Bien que ce qu'ils aient apporté soit sans conséquence, dans ma bonté envers les hommes de l'extérieur, j'ai généreusement donné en retour* »²

Mais cette mise en connexion de l'ensemble des civilisations en bouleversait l'ordre et substituait au foisonnement inventif, une hiérarchisation de chacune sous le double critère de leur maîtrise des Sciences et des Techniques et de leurs performances économiques pour leur mise en œuvre. Cette lecture univoque de toutes les sociétés plaquait une seule et même mesure à toute civilisation pour l'évaluer et la reléguer au sous-développement tant qu'elle n'affichait pas un développement suffisant. Il en découlait nécessairement un sens de l'Histoire et chaque communauté se plaçait selon ces critères privilégiés, à l'un de ses échelons en vue d'une finalité convergente du bien-être des populations... Elle incitait toute société à en gravir les degrés et pour cela la *croissance* devenait une impérieuse et inévitable injonction. La perspective focalisée sur l'acquisition des connaissances et la restructuration sociale devait aboutir à la satisfaction d'une gamme plus élargie de besoins, sensés procurer le Bonheur, mais n'avait qu'un seul viatique : la *croissance*.

La société industrielle se dotait d'un double mouvement : satisfaire toujours plus de besoins pour accroître le niveau de Bonheur quelque soit le niveau déjà atteint, engager les nations encore dans l'enfance du développement industrielle dans un processus similaire. Le tout devant déboucher vers cette société consumériste qui sera la trame de la troisième mondialisation. La planète était

¹ SAY Jean-Baptiste, (1972), « *Traité d'économie politique (1803)* », Préface G. TAPINOS, Calmann-Levy. ROBIN Jean-Pierre, « *Les économistes mettent le bonheur en équation* », Le Figaro, 6 juillet 2007.

² L'ambassade était issue de la politique d'expansion commerciale menée par William Pitt après la promulgation de l'India Act, qui réorganisait la Compagnie anglaise des Indes orientales (1784) afin d'obtenir l'installation d'un résident permanent britannique à Pékin, la suppression des contraintes commerciales à Canton, l'ouverture de nouveaux ports aux navires anglais. Aucune de ces requêtes ne fut satisfaite. Marx Jacques, « *Mandarins hollandais à la cour de Qianlong : l'ambassade Titsingh (1795) dans le système tributaire* » Colloque France-Chine de La Rochelle, 2012.

emportée par un seul et même mouvement, celui de croître pour répandre davantage de bienfaits sur ses populations. Le Pouvoir abandonnait sa prédation aux seules fin de la *Puissance* pour susciter davantage de productions qui permettent aux populations de satisfaire de nouvelles *Jouissance*. C'est cette mise en marche générale pour étendre indéfiniment la demande de biens qui sauva, en fait, sa mise en œuvre.

En effet, élargir ses besoins au-delà de ses besoins vivriers, transformer les enjeux. Dans les sociétés agraires, la satisfaction de la demande induisait son renouvellement, dans les sociétés industrielles, elle l'éteignait! Alors sous la triple impulsion de la concurrence au sein du marché, de la préférence pour la mobilisation du temps contraint et de la convergence des finalités de toute société vers le consumérisme, la croissance apparaissait comme la déesse magique des nations industrielles ou en quête de le devenir. Restait à en inventorier la méthode.

C – LA CROISSANCE COMME ELEMENT DE... STABILISATION !

Aucune organisation sociale ne pouvait se fonder durablement sur une demande si fragile et fugace à moins que le subterfuge d'une croissance durable ne vienne la conforter et offre à la société industrielle le moyen de se pérenniser. Il fallait que tout gain de productivité obtenu soit l'occasion d'accroître le marché ou de susciter de nouveaux besoins¹. On peut répertorier cinq modes d'expansion des débouchés qui ont répondu à cette préoccupation : 1) le passage d'une consommation de classe à une consommation de masse, 2) la conquête de marchés extérieurs, 3) la réduction de la durée de vie des biens proposés, 4) l'incitation à rendre obsolètes les produits précédemment convoités et acquis, et enfin, 5) la création incessante de nouveaux besoins, devenue aujourd'hui le ressorts fondamental de notre société consumériste.

1) *Passer d'une consommation de classe à une consommation de masse*, ce fut l'objectif de la production industrielle du XIX^{ème} siècle et ce fut rendu possible par la décomposition des tâches pour une spécialisation des activités et confortée par une mécanisation intensifiée et une organisation du travail à la chaîne. L'accroissement des rémunérations des ouvriers contribua à étendre le marché potentiel et à faire entrer dans la logique consumériste de nouvelles catégories sociales. L'élévation du niveau de vie étendait le marché de biens réservés initialement à quelques couches privilégiées de population. Ford marqua les esprits en clamant qu'il n'augmentait pas tant ses coûts, que le nombre de ses clients quand il accroissait les salaires. La massification de la consommation devint une marque des sociétés industrielles. Mais lorsque l'ensemble de la population avait acquis ce qui n'était réservé autrefois qu'au plus fortunés, on se retrouvait devant le même questionnement : que faire de l'outillage industriel et de sa main d'œuvre manufacturière quand la demande venait à être saturée, non plus par une classe sociale, mais par la quasi-totalité de la population ? Il fallait trouver d'autres sources d'extension.

2) *Conquérir les marchés extérieurs* constitue donc une option possible pour l'extension de la massification de la production. Pour dépasser les contraintes d'un marché intérieur limité par la taille de sa population, il fallait tenter de se projeter vers l'extérieur, pour ouvrir de nouveaux débouchés susceptibles d'entretenir la structure sociale et industrielle mise en œuvre. Cette étape n'avait pas échappé à Lénine qui la qualifiait imprudemment de phase ultime du capitalisme !² La conquête des marchés extérieurs se fit parfois fébrilement et les gouvernements des sociétés industrielles n'eurent pas de réticences à diligenter des politiques de la canonnière pour ouvrir les ports réticents aux activités commerciales de l'Occident. Cette rudesse dans l'exécution fut illustrée, au milieu du XIX^{ème} siècle, par les confrontations avec la Chine³ ou le Japon⁴ fermés aux étrangers. Mais cette extension était elle-même contenue par un pouvoir d'achat limité tant que ces pays ne s'étaient pas engagés eux-mêmes sur la voie du développement. Une fois ces marchés

¹ ALBAGLI Claude, (2009), « *Les sept scénarios du nouveau monde* », Coll. MES, L'Harmattan.

² LENINE, (1976), « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* », Editions sociales, Editions du Progrès, Classiques du Marxisme Léninisme.

³ Les guerres de l'opium entre la Grande Bretagne et la Chine (1839-1842) close par le Traité de Nankin, puis avec le renfort de la France (1856-1860) close par le Traité de Pékin (1860) ouvrent les ports chinois aux marchands anglais, suivie d'une généralisation avec les autres puissances russe, américaine... connue sous le nom de « *Traités inégaux* ».

⁴ La mission américaine avec ses quatre vaisseaux noirs à vapeur de Matthew Perry (1853) va mettre un terme à deux siècles d'isolement du Shogunat pour se protéger des marchands étrangers et des missionnaires chrétiens (sakoku).

saturés à leur tour, la problématique retombait sur les mêmes enjeux : que faire pour entretenir sa capacité industrielle ?

2) *Limiter la pérennité des biens manufacturés par l'usure* fut une troisième approche plus tardive qui prit son essor avec force, dans les années soixante au XX^{ème} siècle. L'objectif industriel était clair : il s'agissait de fabriquer des produits dont la durée devait être limitée pour accélérer le retour des consommateurs dans les centres de distribution afin de réitérer leur acte d'achat. L'expérience fut menée avec un certain succès dans quelques secteurs comme les équipements électroménagers. Les appareils étaient conçus avec des coûts dissuasifs de réparation en cas de panne. On accompagna ce dispositif par un renouvellement des gammes d'articles, pour assortir les produits de perfectionnements techniques et de « design » novateur. Les consommateurs étaient alors engagés à ne plus hésiter pour renouveler leur équipement défaillant dont la courte espérance de vie était proclamée. L'industrie italienne se dota d'une solide réputation dans l'industrie du blanc avec des biens peu onéreux qui contribuèrent à leur large diffusion. Toutefois, un biais écologique allait soulever des controverses et rendre discutable un tel processus : il gaspillait les ressources. Une utilisation plus parcimonieuse s'imposait pour un développement plus durable¹. Mais, indépendamment de cette réserve, ce processus ne pouvait être suffisant pour assurer la dynamique industrielle. D'autres méthodes devaient s'imposer.

3) *Favoriser l'abandon du bien par obsolescence programmée* fut un moyen plus judicieux et bien plus porteur que ne pouvait l'être la volatilité des biens proposés. Il s'agissait tout simplement de créer un intérêt pour un bien précédemment acquis. Cela pouvait se faire par l'intense médiatisation du dénigrement et la mise en évidence de l'archaïsme technologique. Dans l'habillement, on organisa une obsolescence de plus en plus rapide, par une démultiplication des modes se chassant les unes les autres, au rythme des années, des saisons, puis des demi-saisons. Dans les supports médiatiques comme la télévision, on ajoutait sans cesse une innovation : la couleur, le magnétoscope, les angles carrés de l'écran, l'écran plat, la 3 D, ... afin d'inciter les consommateurs à changer leur produit avant même qu'ils ne cessent de fonctionner. L'obsolescence programmée devenait un art de vivre. Elle était organisée à grande échelle par une médiatisation forcée incitant chaque consommateur à ajuster sans cesse ses goûts et à abandonner sans délais les biens acquis pour lesquels on avait consacré une part de son revenu². Ce système avait une portée considérable et se révélait beaucoup plus efficace que la programmation d'une durée de vie restreinte. Avec le couplage médiatique, il s'assurait un impact décisif dans les stratégies d'achats. Mais les supports médiatiques amplifièrent leur rôle en ne jouant plus seulement sur le dépérissement des attraits d'un bien donné, mais en introduisant sans cesse de nouveaux besoins que l'appareil industriel allait se proposer de satisfaire.

4) *Créer sans cesse de nouveaux besoins à satisfaire* fut l'atout maître de la société dite de consommation. Le système productif n'avait plus vocation à répondre mieux à des besoins essentiels prévalant dans toute société, mais à créer de toutes pièces, de nouveaux besoins avec une imagination sans bornes. Resterait au système économique à transformer l'émergence de ces désirs en une demande solvable. La création incessante de nouveaux besoins devenait l'acte préalable essentiel pour faire émerger le désir, et le faire endosser avec un attrait suffisant pour qu'il s'érige en besoin pressant. L'appareil industriel devait répondre à chacune de ces opportunités dont il était le propre artisan. Des opportunités infinies s'offraient alors pour inciter les consommateurs à revenir dans les galeries marchandes. Dès lors, le système industriel n'avait plus à redouter l'épuisement de ses débouchés, la gamme de biens et services susceptibles d'être proposés, n'avaient d'autres limites que celles d'une imagination inféconde. Mais l'imagination se révéla prolifique et sa créativité, insoupçonnée. Les fondements de ces mécanismes médiatico-industriels étaient apparus aux Etats-Unis avant même que n'éclate la Seconde Guerre Mondiale. Ils se sont étendus à l'Europe et au Japon, puis dans toutes les mégapoles de la planète. Le renouvellement des engouements supportait la dynamique industrielle : magnétoscope, console de jeux, Smartphones, GPS, drone photographique, etc. La société consumériste a renversé l'équation : il ne s'agit plus de répondre aux besoins préexistants de nature pérenne, mais de satisfaire les besoins que le système

¹ COMELIAU Christian, (2006), « *La croissance ou le progrès ? Croissance, Décroissance, Développement durable* », Seuil.

² LIPOVETSKI Gilles, (2001), « *L'empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes* », Gallimard, Folio Essais.

lui-même suscitait jusqu'à les rendre indispensables¹. Les consommateurs se lancent dans une course haletante qu'ils ne pouvaient assouvir qu'en retournant au plus vite, dans les boutiques, pour satisfaire ces besoins inédits que venait de leur révéler la publicité. La démarche semblait se prêter à des succès toujours renouvelés, capable de stimuler l'activité industrielle et en mesure d'apporter une stabilisation sociale. Cette expansion infinie des besoins couplée avec l'accès à un nombre toujours plus grand de consommateurs issus de tous les continents semblait proposer un avenir indépassable.

La croissance qui n'avait guère d'intérêt dans les logiques des civilisations agraires s'était imposée comme une valeur centrale des sociétés industrielles à laquelle tous les gouvernements réservent des psalmodies incantatoires pour stabiliser l'emploi national et encouragent le système industriel à insuffler une fièvre consumériste inguérissable. Mais les ruses de l'histoire sont perverses. Le système allait devoir affronter deux graves défaillances : 1) La mondialisation offrait un modèle économique univoque, mais créer une concurrence menaçante avec des coûts de transports effondrés. Les produits pouvaient être acquis à des prix de plus en plus réduits, augmentant le pouvoir d'achat, mais détruisant les emplois des industries les plus coûteuses. Le système avait des difficultés à rendre solvable la demande potentiel que les médias insufflaient. 2) L'ampleur démultipliée des besoins – par l'explosion des populations et par l'élargissement insoupçonné du spectre des attentes à satisfaire – venait buter sur les ressources d'un monde saturé et surexploité. Le paradigme de la croissance est-il entrain de s'épuiser ?

Conclusion

Du début de l'ère chrétienne à l'orée du XVIII^{ème} siècle, le monde s'est gonflé de 400 millions d'habitants, soit une vingtaine par siècle tandis que ces deux derniers siècles, la moyenne séculaire devenait 3 milliards et qu'il faudra moins de cinq décennies pour en compter 3 milliards de plus... L'homme a envahi la quasi totalité de l'espace vital de la planète aux dépens des autres espèces qui s'éteignent en faisant supporter sur les ressources, une demande colossale pour satisfaire les besoins les plus élémentaires². Or, tandis qu'une fraction minoritaire de la population veille à assurer le maintien de son niveau de vie et appelle la croissance de ses vœux, un milliard d'individus se débat dans la disette, les bidonvilles, l'insécurité, la non-scolarisation et l'absence d'un minimum de couverture sanitaire... La surexploitation des ressources appelle une déconstruction du modèle de croissance puisqu'en l'état, les indices d'un réchauffement climatique s'affirment, que l'épuisement des ressources énergétiques et minérales s'annonce et que la pollution de notre environnement est déjà actée³. D'autres paradigmes davantage frugaux, plus sobres, et plus vertueux peuvent-ils émerger sans remettre en cause les grands équilibres sociaux ? Est-il possible maintenant de choisir un modèle économique qui, devant la raréfaction des ressources, puisse de partir de la croissance, sans sacrifier les retombées qui en avaient assuré l'expansion et le succès ?⁴

La croissance n'aura été, somme toute, qu'une valeur éphémère portée par trois siècles de progrès matériels aussi fous que temporaires ? Le modèle vacille frappé par des promesses créatrices d'emplois qu'il ne parvient plus à tenir sous les effets d'une concurrence mondialisée. Mais on s'interroge aussi sur les capacités de cette troisième révolution industrielle annoncée par Jérémy RUFKIN⁵ à recréer autant d'emplois qu'elle détruit dans les autres secteurs. La pensée devient brouillonne, les discours des dirigeants se perdent dans des évocations incantatoires simultanées à un autre développement durable comme évidence factuelle, à la croissance par espérance ultime pour l'employabilité. Mais la cohérence de leur conjugaison reste trop fragile. John STUART-MILL n'avait déjà vu aucune possibilité de poursuivre le bond inédit des révolutions agricoles et industrielles, il présageait le retour à un nouvel état stationnaire en s'interrogeant non

¹ BAUDRILLARD Jean, (1970), « *La société de consommation* », Gallimard, Coll. Folio Essais.

² EHRlich Paul Ralph, (1972), « *La Bombe P* » (1968), Fayard.

³ ORSENNA Erik et le Cercle des Economistes, (2007), « *Un monde de ressources rares* », Edition Perrin, Tempus.

⁴ LATOUCHE Serge, (1986), « *Faut-il refuser le développement ?* », PUF.

⁵ Après le charbon et les chemins de fer, puis l'électricité et l'automobile, les nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC).

sur son avènement, mais sur son contenu¹. Il avait mal évalué les effets immenses des progrès cumulatifs de la science et des techniques, mais aujourd'hui, nous voici replacés dans une perspective similaire. Au final, depuis trois siècles, la croissance fut un paradigme aux espérances prométhéennes, se berçant de rêves pour un Bonheur attendu, mais se fracassant soudainement sur la réalité d'un monde fini, incompatible avec l'explosion démographique et la déflagration de besoins. La reconversion de notre monde à des valeurs plus frugales ne devrait pas être une affaire si simple tant la *croissance* avait fini par nous subjuguier...

Bibliographie

- ALBAGLI Claude, (1989), « *L'économie des dieux céréaliers* », L'Harmattan.
- ALBAGLI Claude (2001), « *Le surplus agricole, De la puissance à la jouissance* », Coll. MES, L'Harmattan.
- ALBAGLI Claude, (2009), « *Les sept scénarios du nouveau monde* », Coll. MES, L'Harmattan.
- ARIES Paul, (2008), « *La décroissance : un nouveau projet politique* », Golias.
- AUSTRUY Jacques, (1965), « *Le scandale du développement* », Marcel Rivière.
- BAIROCH Paul, (1992), « *Le tiers monde dans l'impasse* », Poche.
- BAUDRILLARD Jean, (1970), « *La société de consommation* », Gallimard, Coll. Folio Essais.
- BOSERUP Ester, (1970), « *Evolution agraire et pression démographique* », Flammarion.
- COMELIAU Christian, (2006), « *La croissance ou le progrès ? Croissance, Décroissance, Développement durable* », Seuil
- COTTA Alain, (1998), « *L'ivresse et la paresse* », Fayard.
- DELAUNAY Janine, MEADOWS Donella, (1972), « *Halte à la croissance ? Enquête pour le Club de Rome* », Fayard.
- DUBY Georges, (1978), « *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* », Gallimard.
- DUMEZIL Georges, (1982), « *L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens* », NRF.
- EHRlich Paul Ralph, (1972), « *La Bombe P* » (1968), Fayard.
- FOURASTIE Jean, (1979), « *Les trente glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975* », Fayard.
- GESUALDI Francesco, (2005), « *Sobrieta, Dallo spreco di pochi ai diritti per tutti* », Feltrinelli, Milan.
- GIDE Charles et RIST Charles, (1947), « *Histoire des doctrines économiques* », Tome 1, Sirey
- LATOUCHE Serge, (1986), « *Faut-il refuser le développement ?* », PUF.
- LATOUCHE Serge, (2006), « *Le pari de la décroissance* », Fayard.
- LENINE, (1976), « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* », Editions sociales, Editions du Progrès, Classiques du Marxisme Léninisme.
- LIPOVETSKI Gilles, (2001), « *L'empire de l'éphémère, la mode et son destin dans les sociétés modernes* », Gallimard, Folio Essais.
- MAILLEFER Etienne, (1999), « *L'état stationnaire : tendance historique ou fiction analytique* » in « *Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre GERN, Dialectiques économiques* », Université de Neuchâtel.
- ORSENNA Erik et le Cercle des Economistes, (2007), « *Un monde de ressources rares* », Edition Perrin, Tempus.
- PERROUX François, (1961), « *L'économie du XX^{ème} siècle* », PUF.
- RICARDO David, (1977), « *Des principes de l'économie politique et de l'impôt (1817)* », Flammarion, Coll. Champs.
- SAY Jean-Baptiste, (1972), « *Traité d'économie politique (1803)* », Préface G. TAPINOS, Calmann-Levy.
- SENIK Claudia, (2015), « *L'Economie du bonheur* », coéd. Seuil-La République des idées.
- SMITH Adam (1976), « *Recherche sur la nature et les causes de la richesse (1776)* », Gallimard, NRF, Coll. Idées.
- STUART-MILL John, (1861), « *De l'utilitarisme* ».
- STUART MILL John, (1848), « *Principes d'Economie Politique* ».
- STUART MILL John, (1843), « *A system of logic, ratiocinative and inductive* », Kindle Edition.

Articles

- FEIERTAG Olivier « *L'apogée de l'économie nationale* », La Documentation Française, N° 8081, 2011.
- FITOUSSI Jean-Paul, (1996), « *La croissance a-t-elle un avenir ?* » Revue Politique Internationale, N° 72, Eté.
- ROBIN Jean-Pierre, « *Les économistes mettent le bonheur en équation* », Le Figaro, 6 juillet 2007.

¹ MAILLEFER Etienne, (1999), « *L'état stationnaire : tendance historique ou fiction analytique* » in « *Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre GERN, Dialectiques économiques* », Université de Neuchâtel. STUART-MILL John, (1861), « *De l'utilitarisme* ». STUART MILL John, (1848), « *Principes d'Economie Politique* ». STUART MILL John, (1843), « *A system of logic, ratiocinative and inductive* », Kindle Edition.